

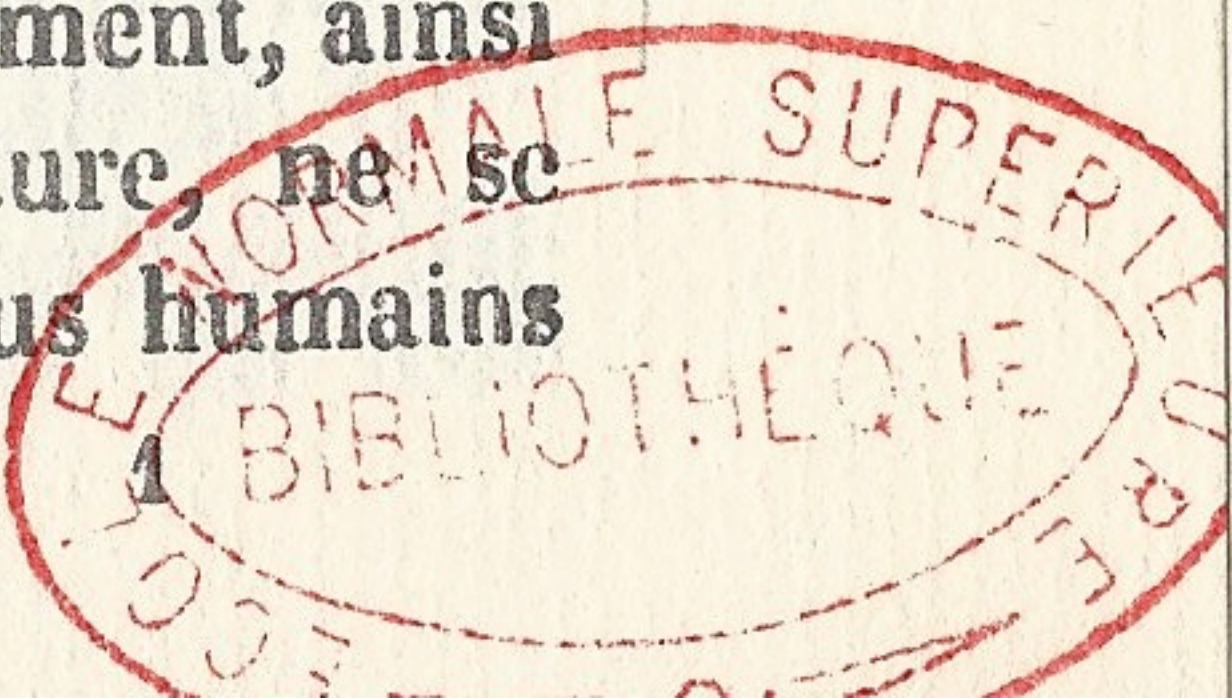
THÉORIE DES SENTIMENTS MORAUX

PREMIÈRE PARTIE DE LA CONVENANCE OU CARACTÈRE PROPRE DE NOS ACTIONS.

SECTION PREMIÈRE. DU SENTIMENT DE CETTE CONVENANCE.

CHAPITRE I. — De la sympathie.

Quelque degré d'amour de soi qu'on puisse supposer à l'homme, il y a évidemment dans sa nature un principe d'intérêt pour ce qui arrive aux autres, qui lui rend leur bonheur nécessaire, lors même qu'il n'en retire que le plaisir d'en être témoin. C'est ce principe qui produit la pitié ou la compassion et les diverses émotions que nous éprouvons pour les infortunes des autres, soit que nous les voyions de nos propres yeux, soit que nous nous les représentions avec force. Il est trop ordinaire de souffrir des souffrances des autres, pour qu'un pareil fait ait besoin de preuves. Ce sentiment, ainsi que les autres passions inhérentes à notre nature, ne se montre pas uniquement dans les hommes les plus humains



et les plus vertueux, quoique eux seuls, sans doute, l'éprouvent d'une manière délicate et profonde : il existe encore à quelque degré dans le cœur des plus grands scélérats, des hommes qui ont violé le plus audacieusement les lois de la société.

Aucune expérience immédiate ne nous apprenant ce que les autres hommes sentent, nous ne pouvons nous faire d'idée de la manière dont ils sont affectés, qu'en nous supposant nous-mêmes dans la situation où ils se trouvent. Qu'un de nos semblables soit sur la roue, nos sens ne nous instruiront jamais de ce qu'il souffre, tant que nous n'aurons pour nous-mêmes que le sentiment du bien-être. Nos sens ne peuvent jamais nous représenter autre chose que ce qui est en nous-mêmes ; il n'y a donc que l'imagination qui nous fasse concevoir quelles sont les sensations de cet homme souffrant ; et l'imagination même ne peut faire naître en nous cette idée, que parce qu'elle nous représente ce que nous éprouverions si nous étions à sa place. Elle nous avertit alors des impressions que recevraient nos sens, et non de celles dont les siens sont affectés. Elle nous met dans sa situation : nous nous sentons souffrir de ses tourments, nous nous substituons, pour ainsi dire, à lui-même, nous ne faisons plus qu'un avec lui ; et nous formant ainsi une idée de ses sensations, nous en éprouvons nous-mêmes qui, quoique plus faibles, sont en quelque chose semblables aux siennes. Ses souffrances, quand elles nous sont ainsi devenues propres, commencent à nous affecter, et nous frissonnons alors à la seule pensée de ce qu'il éprouve ; car, ainsi que toute espèce de douleur ou d'infortune actuelle et positive excite en nous une sensation pénible, de même la seule fiction imaginaire d'une douleur ou d'une infortune quelconque, reproduit en nous la même sensation avec plus ou moins de vivacité, suivant l'exercice plus faible ou plus énergique de notre imagination, du degré de force avec lequel nous nous représentons les objets qui l'ont véritablement excitée.

Il est donc évident que la source de notre sensibilité pour les souffrances des autres, est dans la faculté que nous avons

de nous mettre, par l'imagination, à leur place, faculté qui nous rend capables de concevoir ce qu'ils sentent et d'en être affectés. Quand nous voyons un coup dirigé contre quelqu'un et près d'atteindre son bras ou sa jambe, nous retirons naturellement notre bras ou notre jambe ; et lorsque le coup porte, nous le sentons en quelque manière, et nous recevons une impression en même temps que celui qui est frappé. Lorsque les gens du peuple contemplent un danseur de corde, ils tournent et balancent leur corps comme ils voient que fait le danseur, et comme ils sentent qu'ils devraient faire eux-mêmes s'ils étaient sur la corde. Les personnes dont la constitution est faible et les nerfs délicats, lorsqu'elles voient dans les rues les ulcères que certains mendiants exposent aux regards, se plaignent d'éprouver une sensation douloureuse dans la partie de leur corps correspondante à celle qui est affectée dans ces infortunés. Leur compassion se déclare par cette sympathie locale, et cette compassion naît en elles parce qu'elles conçoivent à l'instant ce qu'elles souffriraient elles-mêmes si elles étaient le malheureux qu'elles voient, et si telle partie était affectée en elles de la même manière qu'elle l'est dans celui-ci. La force de cette impression sur leurs organes délicats suffit pour produire cette pénible sensation dont elles se plaignent. Les hommes les plus robustes ont observé qu'ils éprouvaient une douleur très-sensible dans les yeux en voyant des yeux malades, et c'est par une raison semblable, cet organe étant plus délicat, chez les hommes les plus forts, que ne l'est l'organe le plus fort chez les individus de la constitution la plus débile.

Les circonstances qui produisent en nous le chagrin et la douleur, ne sont pas les seules qui excitent dans notre âme le sentiment de la compassion. Quelle que soit l'impression qu'un homme éprouve dans une situation donnée, tout spectateur attentif, en le considérant, sera ému d'une manière analogue à la sienne. Les héros de roman ou de tragédie nous intéressent également à leurs succès et à leurs revers ; et notre sympathie n'est pas moins réelle pour les uns que pour les autres. Nous partageons leur reconnaissance pour les amis qui leur

restent fidèles dans le danger ou le malheur ; nous épousons leur ressentiment contre les traîtres qui les outragent ou qui les trompent. Pour toutes les impressions dont l'homme est susceptible, l'émotion du spectateur suppose donc toujours une fiction d'imagination par laquelle il se substitue lui-même à la situation.

On se sert des mots de *pitié* et de *compassion* pour exprimer le sentiment que les souffrances des autres nous font éprouver : quoique le mot de *sympathie* fût originellement borné à cette signification, cependant on peut, sans impropriété, l'employer pour exprimer la faculté de partager les passions des autres quelles qu'elles soient.

Quelquefois la sympathie naît immédiatement à la simple vue de certaines émotions dans les autres. Souvent les passions semblent se transmettre instantanément d'un individu à l'autre, et sans aucune connaissance antécédente de ce qui les a fait naître dans la personne qui en est agitée. La douleur et la joie, par exemple, fortement exprimées dans le regard ou dans les gestes de quelqu'un, suffit pour exciter en nous une émotion pénible ou agréable. Un visage riant est, pour tous ceux qui le voient, un objet de gaieté, et une physionomie sombre et chagrine, un objet de tristesse et de mélancolie.

Cet effet n'a pas lieu cependant d'une manière absolument générale, ni par rapport à toute espèce de passions : il y en a quelques-unes dont les signes, loin d'exciter en nous aucune sympathie, avant que nous soyons informés de la cause qui les fait naître, nous inspirent de l'éloignement, du dégoût et de l'opposition. Les gestes furieux d'un homme en colère nous préviennent plutôt contre lui que contre son adversaire. N'étant pas instruits des provocations qu'on lui a faites, nous ne pouvons ni nous mettre à sa place, ni éprouver aucun sentiment semblable à celui qui l'agite. Nous voyons clairement, au contraire, dans quelle situation est celui contre lequel il est animé, et à quelles violences ce dernier est exposé de la part d'un adversaire furieux. Aussi nous sympathisons avec sa crainte ou son ressentiment, et nous sommes disposés à prendre parti contre celui qui paraît le mettre en danger.

Si les seules apparences de la douleur ou de la joie suffisent pour nous faire éprouver à quelque degré l'une ou l'autre, c'est parce qu'elles réveillent l'idée générale d'un bien ou d'un mal arrivé à la personne en qui nous les observons ; et cela seul suffit pour nous faire plus ou moins partager ces passions. Les effets de la douleur et de la joie ne sont relatifs qu'à la personne qui les éprouve, et leur expression ne nous donne pas, comme celle du ressentiment, l'idée d'une seconde personne dont les intérêts sont opposés à ceux de la première. C'est par cette raison que l'idée générale de quelque bien ou de quelque mal excite en nous, pour celui qui l'éprouve, un degré de sympathie quelconque ; tandis que l'idée générale d'insulte ne nous fait éprouver aucune sympathie pour le ressentiment de l'offensé (1). Il semble que la nature nous apprenne à fuir cette redoutable passion, et nous dispose à prendre parti contre elle, jusqu'à ce que nous connaissions la cause qui l'a excitée.

Notre sympathie pour la douleur ou pour la joie d'autrui est même très-faible, tant que nous en ignorons les motifs : ces plaintes vagues qui n'expriment que l'angoisse de celui qui souffre, excitent plutôt notre curiosité sur sa situation et une disposition éloignée à sympathiser avec lui, qu'une sympathie véritable. La première question que nous lui faisons est celle-ci : *Qu'avez-vous ?* Et quoique, jusqu'à sa réponse, nous éprouvions quelque malaise par l'idée vague de son infortune, et plus encore par le désir inquiet d'en deviner la cause, notre sympathie est presque insensible.

La sympathie résulte donc beaucoup moins de la vue des passions, que de celle des situations dans lesquelles naissent ces passions. Quelquefois même, en nous mettant à la place des autres, nous éprouvons pour eux des sentiments dont ils sont incapables pour eux-mêmes ; et alors ces sentiments sont plutôt le fruit de notre imagination que d'aucune sympathie fondée sur la réalité. L'impudence ou la grossièreté d'un homme,

(1) Cette distinction et l'analyse à laquelle elle donne lieu sont très-fines et très-déliées. On voit tout de suite quel rôle prépondérant joue dans les préoccupations philosophiques et dans l'âme d'abord de Smith la bienveillance, cette passion et cette vertu du dix-huitième siècle.

par exemple, nous font rougir pour lui, quoiqu'il soit incapable de sentir l'inconvenance de ses manières, parce que nous ne pouvons nous empêcher de nous figurer quelle confusion nous éprouverions si nous avions tenu la même conduite.

De toutes les calamités auxquelles notre condition mortelle nous expose, la perte de la raison paraît être la plus déplorable, et les êtres les moins sensibles n'envisagent qu'avec une profonde commisération ce dernier degré des misères humaines; mais l'infortuné qui l'éprouve, rit et chante; il est insensible à son propre malheur. Les angoisses que l'humanité ressent à sa vue ne viennent donc point de la pensée qu'il a quelque sentiment de son état : la compassion qu'éprouve alors le spectateur vient uniquement de l'idée de ce qu'il sentirait lui-même, s'il était réduit à une situation si malheureuse, et s'il pouvait en même temps l'envisager avec la raison et le jugement qu'il possède au moment présent (1).

Dans quelles anxiétés se trouve une mère lorsqu'elle entend les gémissements de son enfant qui, dans les angoisses de la douleur, ne peut exprimer ce qu'il sent ! A la pensée de ce qu'il souffre, à son état d'abandon, elle ajoute la conscience qu'elle a de cet abandon et ses propres terreurs sur les suites inconnues de la maladie; et de tout cela elle forme, pour son propre tourment, l'image la plus complète du délaissement et du malheur. L'enfant cependant ne connaît que le malaise de son état présent, qui ne peut jamais être très-grand; et dans son imprévoyance il trouve un remède certain contre la crainte et l'inquiétude, ces tourments ordinaires du cœur humain, dont la raison et la philosophie essaieront peut-être en vain de le défendre lorsqu'il sera devenu homme.

(1) Cette remarque, fort judicieuse, s'appliquerait aussi en partie à ce que nous ressentons pour les animaux dont nous sommes enclins à nous exagérer les souffrances, en leur attribuant, soit un degré de sensibilité physique qu'ils n'ont pas, soit des sentiments et des prévoyances qu'ils ne sauraient avoir. C'est cette sympathie par laquelle nous nous transportons pour ainsi dire nous-mêmes dans les autres êtres avec nos idées et nos passions, qui a créé toute cette partie de la mythologie qui animait à notre image les forces de la nature. (H. B.)

Nous sympathisons même avec les morts, et, sans nous occuper de ce qu'il y a d'important dans leur situation, de cette redoutable éternité qui les attend, nous sommes particulièrement affectés de quelques circonstances qui frappent nos sens, quoiqu'elles n'aient aucune influence sur leur bonheur. Nous les trouvons malheureux d'être privés de la lumière du soleil, de la vue et du commerce des hommes; d'être enfermés dans une froide tombe et d'y servir de proie aux reptiles et à la corruption; d'être oubliés du monde et peu à peu éloignés du souvenir et de l'affection de leurs parents les plus proches et de leurs amis les plus chers. Nous croyons ne pouvoir trop nous intéresser à ceux qui ont déjà éprouvé un pareil sort; nous pensons même leur devoir un tribut d'affection d'autant plus grand, qu'ils nous paraissent courir un plus grand risque d'être oubliés; et, par les vains honneurs que nous rendons à leur mémoire, nous travaillons à réveiller et à perpétuer, pour ainsi dire, en nous, le triste souvenir de leur destruction. L'impuissance de nos sentiments sympathiques pour leur soulagement nous paraît encore un accroissement à leur malheur, et l'inutilité de ce que nous pouvons pour eux, de tout ce qui adoucit ordinairement les maux, des regrets, de l'amour, des larmes de leurs amis, ne sert qu'à exalter le sentiment que nous avons de leur malheur. Cependant, toutes ces choses ne peuvent certainement rien sur le bonheur des morts, et leur idée ne peut altérer la profonde paix dans laquelle ils reposent. La pensée de cette sombre et éternelle mélancolie, que notre imagination attache naturellement à leur état, vient de ce que nous joignons au changement qu'ils ont éprouvé, la conscience de ce changement. En effet, nous nous mettons nous-mêmes dans leur situation; et plaçant, si l'on peut s'exprimer ainsi, nos âmes toutes vivantes dans leurs corps inanimés (1), nous nous représentons les émotions que nous éprouverions dans un pareil état. Tout ce que la prévoyance de notre destruc-

(1) Ce sont des pages comme celles-ci, empreintes d'un doux éclat, qui, plus peut-être que son système, feront vivre Smith moraliste comme un peintre de nos sentiments dont la touche est aussi sûre qu'exquise. (H. B.)

tion a d'effrayant pour nous naît également de ces illusions de l'imagination, et nous nous rendons ainsi malheureux pendant toute notre vie, de ce qui ne sera rien pour nous quand nous ne serons plus. De là naît une des passions les plus fortes de la nature humaine, la crainte de la mort, poison du bonheur, mais qui du moins met un frein à l'injustice des hommes, et qui, si elle tourmente l'individu, conserve et protège la société.

CHAPITRE II. — Du plaisir d'une mutuelle sympathie.

Quelle que soit la cause de la sympathie, et de quelque manière qu'elle soit excitée, rien ne nous plaît tant que de la trouver dans les autres à notre égard, et rien ne nous choque davantage que de les en voir manquer. Ceux qui regardent l'amour-propre et ses raffinements comme la cause universelle de tous nos sentiments, cherchent à expliquer par lui ce plaisir et cette peine. L'homme, disent-ils, ayant le sentiment de sa propre faiblesse et du besoin d'autrui, se réjouit ou souffre lorsqu'il voit les autres partager ou ne pas partager ses sentiments, parce qu'alors il est assuré de leur appui, ou il redoute leur opposition. Cependant, dans ces deux cas, les impressions de plaisir ou de peine qu'il reçoit le frappent si rapidement, ou tiennent à des circonstances si légères, que ni les unes ni les autres ne paraissent devoir leur existence à un motif d'intérêt personnel. Un homme est blessé lorsque, après s'être efforcé d'amuser les autres, il s'aperçoit que lui seul rit de ses plaisanteries. Si au contraire elles excitent la gaieté, il regarde cette correspondance des impressions des autres avec les siennes comme la marque d'approbation la plus flatteuse.

Néanmoins, ce que le plaisir des autres ajoute alors à son plaisir, ou ce qu'il manque d'y ajouter, n'est pas la seule cause du charme que lui fait éprouver la sympathie des autres à son égard, ou de la peine qu'il ressent lorsque cette sympathie n'existe pas. Nous pouvons avoir lu un poëme assez souvent pour y trouver peu d'intérêt, et prendre cependant

beaucoup de plaisir à le lire à un autre. S'il a pour cet autre les charmes de la nouveauté, nous partageons la curiosité qu'il lui inspire, quoique nous n'en soyons plus capables nous-mêmes; nous envisageons l'ouvrage sous tous les rapports qu'il lui présente, de préférence à ceux sous lesquels nous sommes parvenus à le voir, et nous jouissons de l'intérêt qu'il ressent et qui ranime le nôtre. Nous éprouvons au contraire quelque contradiction s'il ne l'amuse pas, et dès lors nous ne prenons plus aucun plaisir à le lui lire. Il en est encore de même lorsque la gaieté de la compagnie au milieu de laquelle nous nous trouvons, augmente la nôtre, et que son silence nous mortifie. Mais, quoique alors notre plaisir ou notre peine paraisse résulter de la correspondance des impressions des autres avec les nôtres, néanmoins cette correspondance seule n'explique pas ce que nous éprouvons. Qu'un ami sympathise avec moi lorsque je suis heureux, il augmente ma joie; mais lorsqu'il sympathise avec moi dans mes peines, il ne me donnerait aucune consolation s'il ne faisait qu'en rendre le sentiment plus vif. La sympathie cependant accroit le plaisir et soulage la douleur : elle accroit le plaisir, en offrant une nouvelle source de jouissances; elle soulage la douleur, en faisant entrer dans notre cœur la seule sensation agréable dont il soit alors susceptible.

On observera, en conséquence, que nous sommes toujours plus pressés de confier à nos amis nos sentiments pénibles que nos sentiments heureux; que nous éprouvons plus de bonheur de leur sympathie pour les premiers que de leur sympathie pour les autres, et que nous sommes plus offensés lorsqu'ils ne partagent pas nos peines que lorsqu'ils ne partagent pas nos plaisirs. Combien les malheureux ne sont-ils pas soulagés lorsqu'ils trouvent quelqu'un à qui ils puissent confier leurs chagrins ! Il semble qu'on leur enlève une partie de leurs maux; et on ne s'exprime pas improprement en disant qu'on les partage : non-seulement on éprouve une peine analogue à la leur, mais le poids de ce qu'ils sentent se trouve allégé, comme si on en eût pris soi-même une partie. Cependant en soulageant leur douleur on la renouvelle de quelque manière. On réveille

en eux le souvenir des circonstances qui ont causé leur malheur; on fait couler plus abondamment leurs larmes, et ils s'abandonnent à toutes les faiblesses de la douleur. Cela même est cependant une jouissance et un soulagement pour eux; la douceur qu'ils trouvent à faire partager leurs peines compense et au delà le soin qu'ils ont pris, pour y parvenir, de rappeler et de renouveler leurs chagrins. La plus mortelle injure qu'on puisse faire à un être malheureux, c'est de ne pas apprécier ses maux. On ne manque qu'à la politesse en ne partageant pas les plaisirs des autres; mais on paraît manquer à l'humanité en écoutant froidement le récit de leurs peines.

Aimer, est une affection douce; haïr, une passion désagréable, et cependant nous désirons bien plus vivement voir nos amis partager nos haines que nos amitiés. Nous pouvons leur pardonner d'être peu sensibles aux bienfaits que nous recevons; mais nous ne pouvons souffrir de les trouver indifférents aux injures qu'on nous a faites. Nous sommes moins blessés lorsqu'ils n'épousent pas notre reconnaissance, que lorsqu'ils ne partagent pas nos ressentiments. Nous ne leur savons aucun mauvais gré de ne point aimer nos amis; nous nous plaignons faiblement lorsqu'ils sont mal avec eux: mais nous ne souffrons pas qu'ils soient liés avec nos ennemis, et qu'ils manquent de sympathiser avec nos haines. L'amour et la joie satisfont et remplissent le cœur sans aucun appui étranger; tandis que les impressions amères et déchirantes de la haine et du malheur appellent et sollicitent les douces et tendres consolations de la sympathie (1).

Comme la personne particulièrement intéressée dans un événement, jouit de la sympathie que nous avons avec elle, on nous sait mauvais gré de n'en point avoir, de même nous som-

(1) Il est inutile d'insister sur ce qu'il y a d'ingénieux et de neuf dans ces observations. Rarement, peut-être jamais, une observation à ce point tenue et fine, un procédé de description aussi détaillée et aussi exacte n'avait été appliqué aux sentiments humains, malgré les beaux travaux d'Aristote et de Théophraste sur l'âme humaine. A défaut d'une certaine profondeur métaphysique qui manque à Smith, quelle vive pénétration morale ! (H. B.)

mes heureux de sympathiser avec elle, et peînés lorsque nous ne pouvons partager ses sentiments. Nous nous empressons de féliciter ceux qui éprouvent quelque bonheur, et de consoler ceux qui essuient quelque revers; et le plaisir que nous trouvons, à pouvoir partager tous les sentiments d'un cœur malheureux, compense l'impression douloureuse des maux qu'il nous a laissé voir. Nous n'aimons pas au contraire à ne pouvoir partager ses peines, et le triste privilège de ne point sympathiser avec un être souffrant, loin de nous paraître un avantage, nous rend mécontents de nous-mêmes. Lorsque nous entendons sur quelque infortune des plaintes que nous trouvons exagérées, en nous mettant à la place de celui qui se plaint, nous sommes révoltés de sa douleur; et parce que nous ne pouvons pas sympathiser avec elle, nous la traitons de faiblesse et de pusillanimité. Nous affectons aussi de mépriser une fortune trop élevée, un bonheur sans mesure; notre sympathie n'allant pas jusque-là, nous traitons de folie ou d'illusion ces biens qu'elle ne peut nous faire partager. Rien n'excite encore davantage notre humeur, que de voir rire d'une plaisanterie plus que nous ne croyons qu'elle le mérite, et plus que nous n'en rions nous-mêmes.

CHAPITRE III. — Manière dont nous jugeons de la convenance ou de l'inconvenance des sentiments des autres, selon qu'ils se rapportent aux nôtres ou qu'ilss'en éloignent.

Quand les passions de la personne intéressée sont dans une parfaite sympathie avec les nôtres, elles nous paraissent convenables à leur objet: nous les trouvons légitimes et fondées; et, au contraire, lorsqu'en nous mettant à la place des autres, nous ne sommes pas disposés à sentir comme eux, leurs sentiments nous paraissent injustes et sans motifs. Approuver ou désapprouver les passions des autres, et les trouver fondées ou non fondées, est donc pour nous la même chose que de reconnaître que nous sympathisons ou ne sympathisons pas avec elles (1).

(1) Ici se manifeste l'erreur systématique de Smith, qui ramène tout à la sympathie. Bien loin que ce soit la sympathie qui fasse naître le jugement, c'est le